

Paris...



A propos de l'Intervention japonaise : le Mikado et sa femme, l'Impératrice Sadako.

FOP. 47

LES AMÉLIORATIONS DE *J'AI VU...* BI-MENSUEL

Le prochain numéro de *J'ai vu...* paraîtra le samedi 30 Mars.
Il comprendra 24 pages au lieu de 16 et sera vendu 0 fr. 50.

Nous avons exposé dans notre dernier numéro les raisons péremptives qui nous obligeaient à modifier la périodicité de notre magazine. Il n'y a donc pas lieu d'y revenir. Mais nous sommes sûrs que nos lecteurs nous sauront gré de leur apporter quelques précisions sur la manière dont nous pensons l'améliorer.

Disons tout de suite que *J'ai vu...*, fidèle à son titre, continuera, comme par le passé, à donner sur les événements actuels cette abondante documentation et interprétation par l'image qui entre pour une si grande part dans la fidélité que ses lecteurs lui manifestent. Témoin pour ainsi dire attiré de tous les grands événements, batailles héroïques, grands faits, scènes de la vie quotidienne, il se doit de persister dans cette voie. Il le fera.

Mais le nombre plus grand de nos pages, 24 au lieu de 16, va nous permettre d'offrir en outre à nos lecteurs tout un côté magazine que notre cadre trop restreint n'avait pu nous permettre de réaliser. Cette partie nouvelle de notre journal comprendra d'abord, confiée à des spécialistes, une série d'études suivies ou de récits d'actions sur toutes les phases de la guerre, aussi bien sur la guerre terrestre et navale que sur la guerre aérienne.

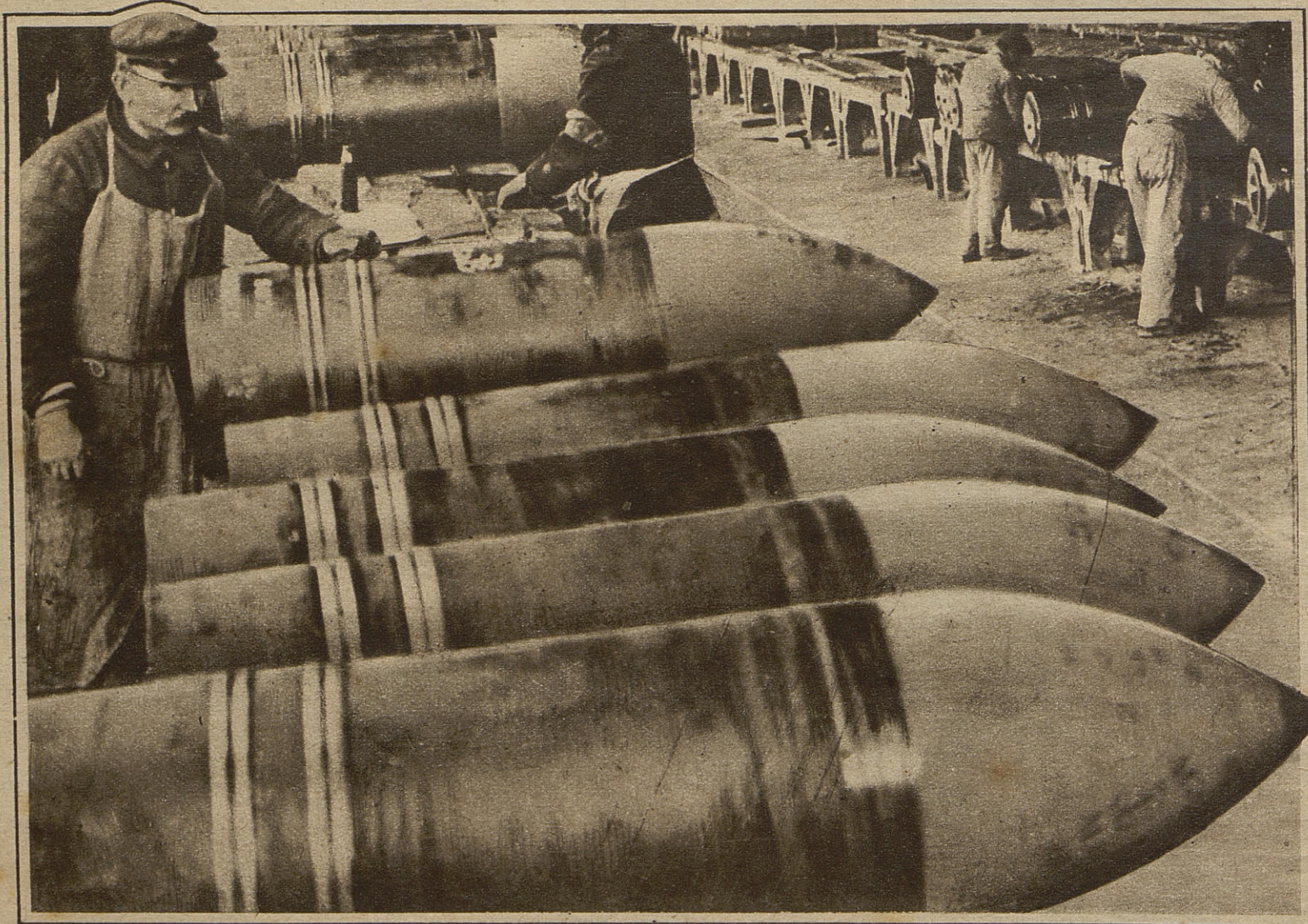
Toutefois, notre public ne prétend pas seulement vivre la guerre ; nos lecteurs veulent, si l'on peut dire, en tirer au moins quelque profit et connaître, sous forme d'enseignement, quelques-uns des plus importants problèmes d'ordre scientifique, économique et social qu'elle a soulevés ou

même créés. Jusqu'à présent ces grandes questions étaient restées dans le domaine restreint de quelques revues de lecture abstraite et difficile. Si l'on veut qu'elles intéressent le grand public, avide — nous en sommes certains, — de les connaître au moins dans leurs lignes essentielles, il faut les transposer. Tout en leur laissant leur vertu d'enseignement, leur moelle, il faut les présenter sous une forme facile, claire et vivante. Et voilà surtout quel sera notre but.

S'aidant d'images qui parlent et de schémas qui démontrent, *J'ai vu...* vulgarisera donc les grands problèmes de la guerre pour en faire l'aliment de tous les esprits.

Mais à ces consultations, à ces études sur des sujets si passionnants, un peu graves peut-être, nous donnerons le contre-poids de pages plus légères : les sports, les reportages d'actualité, la littérature, le théâtre, la mode et l'humour, cette qualité si propre à notre race et qui donne à l'héroïsme de nos soldats qui rient sous le feu une noblesse d'une forme si rare, tout cela, toutes ces manifestations de la vie toujours imprévue et diverse, entrera dans nos pages.

Et ceci n'est pas seulement un programme... Nous ne demandons à nos lecteurs que de nous faire confiance et de nous juger à l'œuvre. C'est ainsi que dès le prochain numéro nous commencerons la publication du journal authentique d'un commandant de sous-marin allemand : Hans Von Tuebingen, qui est à notre avis le document le plus passionnant que l'on puisse lire.



DANS NOS USINES DE GUERRE : ON PRÉPARE LA RÉPONSE A L'OFFENSIVE HINDENBURG

J'ai vu.

UN COLOMBIER MILITAIRE DANS LA RÉGION MEUSIENNE



Le gardien du colombier.

Un vol de pigeons militaires rentrant à leur colombier.

Dressés, aguerris, les pigeons militaires, ces petits auxiliaires à qui incombent souvent les missions les plus délicates, puisque c'est sur eux que repose parfois le salut de nos soldats en péril, rendent de très grands services à nos armées. Déjà *J'ai vu...* a dit que les pigeons militaires avaient leur palmarès, leurs "as". Insensibles aux plus violents bombardements ils sont, pendant les attaques, les meilleurs

agents de liaison, attendant dans leur panier d'osier que de la tranchée avancée on les envoie porter leurs messages. Presque jamais le pigeon militaire ne s'égare : s'il ne rentre pas à son colombier, c'est qu'il est tombé au champ d'honneur, frappé d'une balle ou d'un éclat d'obus : à moins que la température glaciale n'ait eu raison de sa ténacité et n'ait roidi à jamais ses courageuses petites ailes.

J'ai vu...
EN MARGE DE LA GUERRE



Le Kaiser et le Kronprinz assistent à un défilé de stossgruppen qui doivent participer à la « kolossale » offensive.



Le 3 mars, aux Invalides, en présence du général Pau, les descendants de anciens combattants de l'Indépendance ont remis dix drapeaux américains au général Lewis pour les troupes au front.



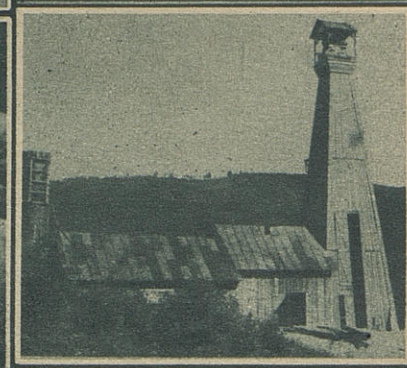
Près de Reims, que les Allemands bombardent avec des obus asphyxiants, les enfants vont à l'école avec des masques.



A Brest-Litovsk : le général allemand Hoffmann s'entretenant avec l'ambassadeur turc Hakki-Pacha.



Le Kaiser autrichien Charles I^{er} et les chefs de ses armées : l'archiduc Eugène, l'archiduc Joseph, le maréchal von Hoetzendorf, le maréchal Kowess, les généraux Boerovic, Boehm-Ermolli, Kropatin, Kirchbach, Wurt et Rohreit.



Un des puits de la région pétrolière en Roumanie, où l'on fait des sondes pour trouver de nouvelles nappes.



La neige tombe à Berlin comme à Paris : les balayeurs municipaux sont chargés du nettoyage des rues.



Une nouvelle affaire d'intelligence avec l'ennemi. — Avec l'actrice Suzy Detsy, arrêtée la semaine dernière, plusieurs inculpés ont été écroués comme étant les agents du banquier autrichien Rosenberg ; ce sont : le banquier Henri Tremblez (à g.), le manager de boxe Guillier (au milieu), et l'antiquaire dijonnais Jay (à dr.).



Le lieutenant-aviateur Mesguich (43 ans), perdu en mer : il avait abattu le Lyon Bülow qu'on voit ici à ses pieds.



Le général Rawlinson, qui représente l'état-major britannique au Comité de Versailles.



Le médecin-major Lucien Graux, cité à l'ordre, chev. de la Légion d'honneur, publie *Les fausses nouvelles de la grande guerre*.

POUR LES PERSONNES AGÉES

Une mauvaise vue, la faiblesse du dos, les douleurs et raideurs articulaires, les désordres urinaires sont les troubles les plus graves qui atteignent les personnes âgées.

La plupart du temps ces désordres sont dus à la faiblesse des reins.

Les reins (*vulg. rognons*) ont une lourde tâche à accomplir au cours d'une longue vie : ils doivent filtrer le sang et préserver le corps de l'action irritante de l'acide urique. On prête, en général, peu d'attention à la faiblesse des reins, aussi n'est-il pas étonnant que ces organes se ralentissent.

Lorsque les reins sont devenus inactifs et faibles, tout bien-être disparaît. Le mal de dos est appelé à devenir un tourment constant : faiblesse le matin, douleur en se baissant ou en se relevant, insomnie, urines trop rares ou douloureuses à l'émission et lassitude constante.

Les douleurs rhumatismales, la raideur des articulations, les étourdissements et la faiblesse de la vue et de l'ouïe ont souvent pour cause un excès d'acide urique dans le sang. Il en est de même de la gravelle et de la pierre, des gonflements de l'hydropisie aux membres et aux extrémités, des palpitations de cœur.

La faiblesse ou une affection des reins sont la cause de ces symptômes. Les déchets uriques séjournent trop longtemps dans l'organisme et provoquent dans les différentes parties du corps les affections les plus variées. Les Pilules Foster pour les reins suppriment l'inflammation des reins et de la vessie ; elles maintiennent les reins actifs et évitent le séjour prolongé des déchets liquides et de l'acide urique dans le corps. Beaucoup de cas dangereux de pierre, d'hydropisie, de rhumatisme, de lumbago et de faiblesse de l'appareil urinaire si pénible, ont été complètement guéris par les Pilules Foster, même chez des personnes âgées de soixante-dix à quatre-vingts ans.

Les Pilules Foster sont vendues 3 fr. 50 la boîte, ou six boîtes pour 20 fr., plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, chez tous les pharmaciens, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.



Charles Derennes, l'auteur de *Cassino va-t-en guêtre*, qui publie : *La petite Faunesse*.



M. Noulens, ambassadeur de France en Russie, a quitté Petrograd avec les ambassadeurs alliés.

J'ai vu

SUR LE MIRADOR D'UN OBSERVATOIRE D'ARTILLERIE



On pourrait supposer que l'on se trouve ici au milieu d'un marais tonkinois, sur un de ces miradors servant d'observatoire pour découvrir les Pavillons noirs se glissant à travers les joncs. Pourtant, c'est sur le front champenois que ce perchoir se dresse, au-dessus de l'abri

blindé d'un colonel d'artillerie. Le terrain est plat, et pour scruter les lignes ennemies il faut que les observateurs se hissent sur le mirador. Leurs renseignements précis permettent à leur chef penché sur sa carte dans l'abri, de régler plus sûrement le tir de ses canons.

LES BRAVES GENS

Un naufrage dans les Brisants DE L'ILE DE SEIN

(15 janvier 1918.)

« Un canot... là-bas... là-bas, dans les brisants ! Les pauvres gens... ils sont perdus ! » Aplatis entre les roches à demi-inondées en avant de la digue de Kerlaourou, qui barre l'île au nord de la pointe méridionale du Gueveur, près de cette terrible Chaussée de Sein qui vit tant de naufrages, des « Iliens », au mépris de la tempête qui faisait rage, suivaient avec angoisse la lutte désespérée d'une frêle embarcation chargée d'hommes à couler qui dansait comme une coquille de noix dans le gouffre en fureur.

Les naufragés — car il était certain que ces malheureux qui se débattaient là contre la mort inévitable ne pouvaient être que les marins ou les passagers d'un navire sombre ou en perdition, — semblaient exténués. Dans le brouillard qui obscurcissait cette après-midi de janvier, on en distinguait une demi-douzaine accrochés aux avirons qui ramaient péniblement, et il était visible que le canot n'avancait pas. Encore s'il avait pu doubler l'île ! Mais s'il était entraîné dans les brisants de Port-Caïc, tous ceux qui étaient à bord étaient condamnés !

Déjà les sauveteurs de l'île avaient mis à la mer le canot *Amiral-Barrera*. A deux heures et demie, le patron Menou et ses douze canotiers avaient quitté l'abri du Marin, à la pointe de Men-Brial, où se trouve le poste de la Société centrale de sauvetage des naufragés. Leur but, c'était d'atteindre la Tête-de-Chat et d'y attendre le passage du canot désemparé ; car il eut été impossible, même au prix d'efforts surhumains, d'aller plus avant, à la rencontre des naufragés. Malgré les flots déchainés, malgré l'orage, l'*Amiral-Barrera*, qui cent fois faillit être retourné, parvint à la Tête-de-Chat. Jusqu'à la nuit, les sauveteurs restèrent dans les vagues, écopant l'eau qui envahissait leur embarcation, guettant la venue du canot qu'ils espéraient voir entraîné par la marée vers la côte. Mais leur généreux dévouement était inutile : ceux qui se trouvaient dans l'embarcation, au lieu de se laisser emporter par les flots, avaient cru trouver le salut vers Port-Caïc, l'endroit même le plus dangereux peut-être de toute l'île de Sein.

Et de fait, dès que l'embarcation avait été lancée à travers les terribles écueils, roulée par les flots, elle fut bientôt éventrée, réduite en morceaux et tous les malheureux naufragés, balayés par les vagues s'accrochèrent çà et là aux pointes de ces rochers à fleur d'eau.

De la digue, les Iliens suivaient les phases de ce terrible drame, voyant agoniser sous leurs yeux une vingtaine d'hommes sans qu'il leur fût possible de leur porter secours. Tous ces Bretons, autant de vieux marins ayant déjà risqué maintes fois leur vie pour sauver leurs semblables en péril de mer, ne purent supporter longtemps un tel spectacle.

Les naufragés, lamentables épaves que les vagues arrachaient aux rocs pour les y rejeter tout pantelant quelques secondes après étaient à quelques centaines de brasses. Il fallait aller à leurs secours. C'était téméraire, dangereux, fou, mais les Iliens n'hésitèrent pas davantage. Plusieurs coururent chercher une barque et sur leurs épaules ils la portèrent jusqu'à la digue. Au prix de mille efforts, la

barque fut mise à l'eau dans l'anse formée par les roches Guinian et Gueveur et ne formant plus qu'un énorme brisant. Quatre hommes s'y jetèrent, résolus à sauver les naufragés ou à périr avec eux. Leur courage eut raison de la tempête : bientôt deux naufragés recueillis par eux étaient ramenés à la digue. Et un second voyage, plus pénible encore que le pre-

plus de survivants parmi les brisants, quoique sur les 20 hommes composant l'équipage du *War-Sung* — c'était le navire anglais de Londres, à bord duquel se trouvaient ces naufragés lorsqu'il fut coulé par un sous-marin allemand — quatorze seulement avaient été retrouvés. A sept heures du soir, le canot de sauvetage *Amiral-Barrera*, voyant qu'il était inutile d'attendre davantage à la Tête-de-Chat avait regagné son débarcadère. Seuls des Iliens avec des torches continuèrent à explorer les brisants de Port-Caïc.

À la mer basse, neuf cadavres furent retrouvés et peut-être qu'un jour ou l'autre la mer se décidera à rendre les six autres pour qu'on puisse leur donner une sépulture chrétienne, à l'ombre de ces grands menhirs et de ces dolmens millénaires sur lesquels les mystérieuses druidesses sacrifiaient jadis leurs victimes humaines aux dieux de la Gaule.

HENRY COSSIRA.



Le sauveur Menou patron de l'Amiral-Barrera, le canot de sauvetage de l'île de Sein.

mier leur permettait d'en ramener encore deux autres, à demi-morts de froid et d'épuisement.

Pendant ce temps, d'autres Iliens, se glissant à travers les rochers, atteignaient la pointe de la roche Guinian, et là, nageant entre les écueils, risquant à chaque instant d'être enlevés par les lames qui déferlaient, ils par-

LA SEMAINE MARITIME

À la date du 23 février un communiqué officiel a annoncé sans commentaires que « le sous-marin Bernouilli, parti en croisière il y a quelques jours n'était pas rentré à sa base ». Monté par deux officiers et 25 hommes, le Bernouilli était un sous-marin de petite dimension, 401 tonnes, 50m,75 de long, 4m,17 de large et 3 mètres de tirant d'eau. Il avait eu une page héroïque dans l'histoire de cette guerre, car le 4 mai 1916, étant de garde dans l'Adriatique, à peu de distance de Cattaro, il fut aperçu et attaqué par deux grands contre-torpilleurs autrichiens. Faisant tête à l'ennemi, le Bernouilli, à 120 mètres, torpilla l'un d'entre eux, le *Czepel*, de 800 tonnes, et le fit sauter. Le sous-marin français, à cette occasion, fut cité à l'ordre de l'armée.

Le 25 février le transatlantique *Florizel*, portant 70 hommes et 77 passagers, vapeur anglais, construit en 1909 et jaugeant 3.081 tonnes, s'est perdu sur la pointe de Freshwater, à 7 milles au nord du cap Race, et a été littéralement réduit en pièces ; il y eu 107 victimes.

Le 26 février, la compagnie maritime espagnole « Nervion », propriétaire du *Mar Caspio*, récemment coulé par les Allemands, apprenait que le *Neguri*, autre vaisseau lui appartenant, avait été également détruit par un pirate et que l'équipage avait pu se réfugier dans l'île d'Hierro, aux Canaries.

Le même jour, violant une fois de plus toutes les règles internationales les plus sacrées, un sous-marin allemand a attaqué sans avis préalable et torpillé, dans le canal de Bristol, à 4 heures du matin, le navire-hôpital anglais *Glenart-Castle*, bâtiment de 6.000 tonnes. Ce navire, portant très visibles les signaux optiques réguliers et reconnus, avait quitté Newport jeudi soir et se rendait en France avec un personnel complet d'hôpital et d'infirmières ; il venait heureusement de décharger ses blessés et n'avait point de malades à bord, mais il portait environ 200 personnes appartenant toutes au personnel hospitalier. Dans le demi-jour précédant l'ombre, le pilote remarqua à la surface d'étranges lueurs à la surface de la mer ; il changea immédiatement la route, et le navire, qui formait naturellement une admirable cible, fut presque aussitôt torpillé. Plusieurs canots de sauvetage furent mis hors de service par l'explosion.

D'autre part, en France, la question de la réquisition de la flotte marchande continue de soulever les discussions les plus passionnées.

M. Bouisson, commissaire aux Transports maritimes, a décidé de reprendre la concession des médailles d'honneur des marins du commerce, suspendue depuis le début des hostilités ; la première promotion aura lieu dans le courant de mai 1918.

M. Bouisson a, d'autre part, obtenu de son collègue, M. Loucheur, les 15.000 ouvriers nécessaires à la réparation des 400.000 tonnes en ce moment immobilisées dans nos divers chantiers de constructions navales.

En Allemagne, d'après des renseignements obtenus par les Anglais, les constructions navales militaires continueraient de se poursuivre avec énergie ; non seulement les sous-marins et les unités de flottilles



A L'ABRI DES MARINS DE L'ILE DE SEIN

Des cadavres de naufragés ont été relevés dans les roches ; on les conduit au petit cimetière de l'île.

vinrent jusqu'à sept marins naufragés qu'ils purent traîner jusqu'à la terre ferme. Et comme la mer montait toujours, de la digue même, à l'aide de cordes et en s'avancant très avant au milieu des flots, on put ramener trois hommes, dont l'un, hélas ! avait cessé de vivre.

La nuit rendait d'autres tentatives complètement inutiles, et d'ailleurs on ne distinguait

légères, mais les navires plus gros sont l'objet d'un travail intensif. L'Allemagne avait en achèvement les trois cuirassés Bayem, Baden, Sachsen; les 4 croiseurs de bataille Bismarck, Hindenburg, Amiral von Spee et Blücher; les 5 croiseurs Emden, Karlsruhe, Königsberg, Nurnberg et Frankfort, des croiseurs porte-mines de 4 000 tonnes, pouvant porter 480 mines; et elle avait achevé, depuis le commencement de la guerre, soixante grands contre-torpilleurs. Le nombre des sous-marins serait d'environ 250. Ces renseignements sont fournis par la dernière édition du All the world fighting ships, de l'ingénieur Jane, qui vient de mourir.

En Amérique, le Shipping board annonce que 18 cargos ont été achevés en janvier, représentant 145 000 tonnes, et que 23 autres cargos, représentant 182 000 tonnes, seront mis en service en février.

La semaine finissant le 16 février à minuit a donné les chiffres suivants :

	Entrées.	Sorties.	Total.
France.....	919	876	1 795
Angleterre.....	2 322	2 393	4 715
Italie.....	366	330	696
Total.....	3 607	3 599	7 206

Sur ce transit de 7 206 bâtiments, la France n'en a perdu aucun, mais 3 navires ont mis en déroute leurs agresseurs; l'Angleterre, assez éprouvée, en a perdu 16. Par contre, 8 navires ont pu se débarrasser des pirates; l'Italie a perdu 3 bâtiments. Au total: 19 destructions et 31 combats victorieux sur 7 206 allées et venues.

KERBONN.

LA MARINE ESPAGNOLE ET LA GUERRE SOUS-MARINE

(Suite et fin). (1)

Le sous-marin émergea, déclara qu'il considérait le sel comme contrebande de guerre, et malgré les protestations du capitaine ordonna l'évacuation du *Sebastian*, permit à l'équipage de trente hommes d'embarquer dans un canot muni de vivres et d'effets, remorqua cette chaloupe pendant 40 milles et l'abandonna à 30 milles de Tazacorte où l'équipage prit terre le 8 février à neuf heures du matin.

Une vive colère se manifesta en Espagne et fut accrue par ce fait que le même jour les eaux territoriales étaient violées par le torpillage d'un navire italien le *Duca-di-Genova* détruit à l'intérieur de la zone réglementaire.

Deux nouvelles notes furent rédigées et la protestation de la presse fut unanime et énergiquement exprimée, même celle du journal *l'Epoca* dont on connaît l'habituelle modération.

« Chaque navire est une partie du sol de la patrie, s'écriait *l'Imparcial*; l'Espagne en dépit de son droit et de la gratitude qui lui sont dus est traitée en ennemie. Il n'est plus possible de douter du plan de l'Allemagne ! »

« Il ne faut pas juger de l'opinion publique d'après celle de quatre insensés qui estiment que la perte d'un navire frappé seulement ses armateurs: Notre patience est à bout, s'exclamait le *Liberal*; et si le gouvernement ne veut pas accomplir son devoir et se faire l'interprète des sentiments du peuple qui ne veut plus supporter de pareils attentats, il se pourrait que ce soit ce même peuple qui se lève et qui exige qu'on ne réponde plus par le bien au mal qui lui est fait avec obstination et astuce. »

La situation se compliqua lorsque l'on connut la raison donnée par l'Allemagne pour un précédent torpillage, celui du *Joaquim-Membru* coulé sous le prétexte que les marchandises qu'il transportait et qui, d'après les documents du bord, étaient destinées à Bilbao, pouvaient être transportées en France. Un télégramme de Madrid en date du 7 février déclarait que cette « révélation causait une grosse impression en Allemagne, parce qu'elle semblait indiquer que l'Allemagne est résolue à supprimer le service du cabotage espagnol. »

En même temps la presse espagnole, à l'unanimité, faisait ressortir ce fait que le *Giralda* était le cinquantième bateau espagnol coulé et se plaignait de la longanimité du gouvernement ibérien. « C'est notre honneur bafoué, notre richesse ruinée par l'impudence et l'arbitraire allemands clamait

le *Liberal*: jusques à quand laisserons-nous le rouge monter à notre front sans parler haut et clair? »

L'Association de navieros, publiant des statistiques, montrait que la marine espagnole avait perdu 118 774 tonnes représentant 20 p. 100 du tonnage de la navigation libre et 14 p. 100 du tonnage des lignes régulières transatlantique et du grand cabotage.

Le *Diario Universal* organe du comte Romanones démontrait que « le plan allemand est beaucoup moins de faire la chasse à une prétendue contrebande que d'asphyxier l'Espagne en complétant la désorganisation de sa vie économique. »

Mais la note la plus curieuse pour sa netteté et pour son origine tout à la fois fut celle du journal *A. B. C.* dont les sympathies germanophiles ne se sont jamais dissimulées et qui publia un article d'une extrême roideur contenant ces mots: « Un navire qui navigue en mer libre et qui ne porte pas de contrebande doit être respecté. L'Espagne doit le soutenir par tous les moyens et exiger de l'Allemagne que de tels abus de force ne se répètent pas, si cette même Allemagne ne désire pas rompre toutes relations diplomatiques. Car, comme l'a dit M. Maura, les peuples ne disparaissent pas lors-



LE VICE-AMIRAL LACAZE
Préfet maritime de Toulon.

« qu'ils sont faibles, mais bien lorsqu'ils sont vils. Nous attendons que le gouvernement s'empresse de faire connaître toute la vérité à ce sujet. »

Le 12 février le gouvernement espagnol n'avait encore reçu aucune réponse, et le 13 février l'Espagne stupéfaite apprenait que le même sous-marin qui avait torpillé le *Sebastian*, ayant rencontré le *Ceferino*, à 500 milles de l'île Hierro venait d'obliger l'équipage de 37 hommes à l'évacuation, puis avait fait sauter le bâtiment ! Outre la destruction de ce navire de 3 647 tonnes, le sous-marin allemand avait en outre procédé à une violation de territoire ! Car débarquant à l'île Hierro, les marins allemands avaient exigé la remise immédiate entre leurs mains de deux allemands soi-disant internés dans la ville; et apprenant que ces Allemands se trouvaient à Ténériffe, les marins du pirate arrêtaient le maire de Hierro et un notable de la ville et les emmenèrent à leur bord comme otages, pendant qu'on télégraphiait à Ténériffe pour demander confirmation du dire. Les deux otages ne furent relâchés que sur une dépêche de Ténériffe confirmant les déclarations du maire d'Hierro.

L'opinion espagnole et le gouvernement ibérien se trouvent donc en présence de faits précis, patents, notoires, de violations de droit caractérisées, d'une campagne de destruction systématique. Que va-t-il en résulter?

GEORGES G.-TOUDOUBE.

NOS GRANDS MARINS

L'AMIRAL LACAZE

L'amiral Lacaze, aujourd'hui préfet maritime de Toulon, a eu, au cours de cette guerre, le très grand honneur d'être pendant près de deux années le chef de la marine française. L'heure n'est point encore venue de porter un jugement sur l'œuvre qu'il a accomplie pendant ce laps de temps au ministère de la rue Royale. Ce sera la tâche des historiens de l'avenir. Mais il nous est permis d'affirmer dès maintenant: que l'amiral Lacaze était égal à la tâche qui lui avait été confiée; qu'il a toujours voulu aborder de face les problèmes délicats qu'il avait à résoudre; qu'il a toujours été pleinement conscient de ses devoirs et de ses responsabilités; qu'il a l'âme loyale et débordante d'un ardent patriotisme. Sa conscience, certes, lui permet d'attendre sans crainte le jugement de l'histoire.

Le préfet maritime de Toulon est aujourd'hui âgé de cinquante-sept ans. Il naquit le 22 juin 1860 à Pierrefonds, dans l'Oise. Il appartient à une famille de terriens. C'est donc par vocation qu'il choisit une carrière à laquelle rien ne semblait le destiner mais que ses brillantes qualités de cœur et d'esprit devaient faire rapide et brillante.

Admis à dix-sept ans à l'École navale, il y gagne la médaille de sauvetage en arrachant à la mer un de ses camarades qui s'y noyait. Après sa nomination au grade d'aspirant de 2^e classe, le 1^{er} août 1879, il embarqua successivement sur la *Floie* et la *Résolue*, frégates à voiles servant d'écoles d'application aux futurs officiers et de navires d'entraînement aux gabiers.

Promu à la 1^{re} classe quelques mois plus tard, il reçut son premier galon d'or et fit campagne, d'abord dans le Levant et en Tunisie où il prit part aux combats de Sfax et de Gabès, puis aux Indes et au Sénégal. Après un court séjour en France, il fut nommé au commandement de la *Mésange*. Il n'avait alors que vingt-huit ans, mais ses chefs avaient déjà pu apprécier ses rares mérites. Fait chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1892, il fut envoyé, la même année, à Fiume comme membre du comité d'inspection et de réception des torpilles.

De 1894 à 1896, le lieutenant de vaisseau Lacaze passe successivement au commandement de l'*Estoc* et du *Casse-Tête* et opère dans les eaux du Tonkin où la France établissait alors sa suzeraineté. En 1898, le vice-amiral de Cuverville, chef d'état-major de la marine, le choisit comme aide de camp. L'année suivante Lacaze fut promu capitaine de frégate et s'en alla rejoindre, comme chef d'état-major, le contre-amiral Caillard qui venait de recevoir le commandement d'une escadre dans la Méditerranée. En 1901 il participa, à la démonstration de Mytilène et fut fait, à cette occasion, officier de la Légion d'honneur.

Cette dernière campagne était à peine terminée lorsque l'amiral Merleaux-Ponty, que le Gouvernement avait envoyé à Bizerte pour y créer une base navale, fit appel au concours du capitaine de frégate Lacaze. Celui-ci l'aida dans sa tâche écrasante jusqu'au jour où la mort de son chef le rendit aux escadres de la Méditerranée. Après quelques mois passés sur le *Du Chayla*, Lacaze fut envoyé comme attaché naval à Rome. Promu capitaine de vaisseau le 1^{er} août 1906, quelque temps avant de quitter ce poste, il fut désigné, en qualité d'officier d'état-major de l'amiral Arago, pour faire partie de la mission française à la conférence de La Haye.

En 1907, le vice-amiral Germinet, qui venait en quelques jours d'être promu à ce grade et nommé au commandement en chef de l'escadre de la Méditerranée, le prit comme chef d'état-major. Pendant deux ans les deux officiers firent pivoter l'escadre tant et si bien qu'elle obtint la haute cote de l'escadre anglaise qui suivait ses évolutions avec intérêt. Après avoir commandé le cuirassé *Masséna*, en 1909 et 1910, Lacaze fut promu contre-amiral et devint chef du cabinet de M. Delcassé quand celui-ci fut nommé, en 1911, ministre de la Marine.

À la déclaration de guerre, il commandait une division de la première escadre de ligne. Il collabora aux opérations destinées à assurer la sécurité des convois transportant en France nos troupes de l'Afrique du Nord et au blocus de la flotte autrichienne dans ses refuges de l'Adriatique. Au mois de mai 1915, il fut nommé commandant de la marine à Marseille et chargé d'organiser le transport du corps expéditionnaire d'Orient.

Le 29 octobre 1915, M. Aristide Briand, désireux de s'entourer de tacticiens éprouvés, lui offrit le portefeuille de la marine. La situation était grave, le poste périlleux. Les Parlements ont des tempêtes plus terribles que la mer. Celui qui les affronte risque souvent d'y voir sombrer ses plus légitimes et ses plus belles espérances. L'amiral Lacaze, persuadé que son devoir lui ordonnait d'accepter l'offre qui lui était faite, consentit pourtant à en courir les risques. Il le fit très simplement, avec une abnégation complète, comme tout ce qu'il fit au cours de sa glorieuse carrière.

ALBERT HOULGARD.

(1) Voir le commencement de cet article dans notre précédent numéro.



A PROPOS DE LA PROCHAINE OFFENSIVE. — PRISONNIERS ALLEMANDS CAPTURÉS L'ANNÉE DERNIÈRE, EN AVRIL, AU POINT MÊME OU L'ENNEMI VIENT DE TENTER UN COUP DE MAIN, DU COTÉ DE REIMS

Le Nouveau Domestique ⁽¹⁾

« Pourquoi suis-je resté à vos gages ? Parce que je suis un sage ! Votre service était facile, j'étais bien logé, nourri suffisamment de vos reliefs, vêtu de vos dépouilles, et je goûtais le charme de votre compagnie. Je n'avais rien à dépenser, mon argent s'entassait dans une banque et j'attendais l'heure d'aller planter mes choux en Normandie quand la guerre a éclaté. La guerre, monsieur, comprenez-vous ! J'ai joué sur la guerre comme d'autres sur la rente. J'ai placé mes capitaux dans des usines qui ont centuplé leurs affaires, j'étais un petit rentier sans ambitions, je suis devenu un nouveau riche qui n'a plus à compter, et à l'heure qu'il est je puis vivre de mes larges dividendes, c'est pourquoi, puisque l'occasion s'en présente, je puis vous offrir de prendre auprès de moi une place de valet de chambre, que je n'ai pas à vous recommander... Nous avons vécu vingt ans ensemble, je connais votre caractère et vous connaissez le mien... Pour me payer, vous m'offrez encore vos vêtements, je les accepte pour ne pas vous humilier, ils m'éviteront les heures d'essayage interminables chez le tailleur. A midi moins dix, quand je descendrai pour déjeuner dans un grand restaurant avant d'aller à un conseil d'administration, habillé de votre complet gris-bleu, j'exigerai du concierge, au bas du grand escalier, le salut qu'il doit à son nouveau locataire, — car vous pensez bien que je n'aurai pas la sottise de déménager, puisque ici vous vous êtes, — et moi aussi ! — toujours trouvé fort bien. Quant à vous, vous connaissez la place, — elle est bonne, avouez-le ! Le service est insignifiant et je n'aurai pas pour vous plus d'exigences que vous en aviez pour moi. Vous serez libre autant dire et vous connaîtrez une existence nouvelle qui sera singulièrement moins dure et moins aléatoire que celle que vous envisagiez si légèrement tout à l'heure. De plus

(1) Voir le commencement dans le numéro 173.

J'ai vu.

mon exemple peut vous être profitable : la guerre n'est pas finie, et vous voyez ce que peut faire un domestique avec de l'ordre et l'instinct des affaires. Dans dix ans vous serez peut-être où j'en suis sans pour cela que j'ai besoin d'être où vous en êtes, et c'est à ce moment, monsieur, que vous connaîtrez l'orgueil qu'on peut avoir d'une situation qu'on s'est faite seul et qu'on doit à son petit mérite...

Bernard piaffait de rage. Deux ou trois fois, il avait esquissé une protestation que le fidèle Eugène avait calmé d'un sourire ; maintenant il cherchait une phrase vengeresse quand on entendit la sonnette de l'entrée.

— Allez ouvrir ! dit Bernard.

Mais l'autre resta assis :

— Non ! non !... c'est fini ! maintenant c'est vous qui...

— Moi !

On resonna violemment.

— Allez donc !

Bernard se précipita dans le vestibule en faisant claquer la porte.

Eugène, placide, attendit.

Bernard revint.

— C'est une facture ! cria-t-il rageusement.

— Je m'en doutais...

En souriant il tendit un billet :

— Payez ! j'ai horreur d'être dérangé le matin par des créanciers !

Bernard hésita une toute petite seconde, puis il murmura entre ses dents :

— Après tout ! s'il paie mes factures !

Quand il rentra au bout de cinq minutes, il trouva Eugène, tout nu dans son tub, qui lui demanda :

— Passez-moi mon peignoir, Bernard !

Et Bernard passa le peignoir parce que la nudité de son nouveau maître le dégoûtait un peu...

ROBERT DIEUDONNÉ.

Le Chant de l'Équipage ⁽¹⁾

Le Chant de l'Équipage, le nouveau roman d'aventures de Pierre Mac Orlan que les lecteurs de J'ai vu ont particulièrement goûté, vient de paraître en librairie, augmenté de plusieurs chapitres. Il est difficile de définir l'art de Pierre Mac Orlan : Le Chant de l'Équipage est un livre où l'amour de l'aventure est poussé à un point qui n'a peut-être pas encore été atteint. Mis en vente depuis quelques jours seulement la critique littéraire l'accueille en ces termes que nous ne pouvons faire mieux que de reproduire :

« Si ce double rapprochement n'était susceptible d'affaiblir l'idée que je voudrais communiquer au lecteur de l'originalité de Mac Orlan, j'adopterais le sous-titre : D'Alphonse Allais à Octave Mirbeau, qui serait une indication approximative de la courbe, du dégradé par où passait la ligne et la couleur de ce récit déconcertant. »

A. BILLY. L'Œuvre.

« On ouvre le livre, on rit, on sourit, on se passionne... et l'on s'aperçoit soudain qu'on atteint la dernière page, qu'il est très tard, et qu'il ne reste plus à ceux qui savent se donner la peine de penser que la consolation de s'offrir ce luxe. »

CH. DERENNES. La Petite Gironde.

« Voici encore un livre excellent, plein de spéculations savantes et d'invention littéraire, livre très volontaire en son esprit comme en son écriture. »

Georges PROCH. Les Hommes du Jour.

« Et le conteur y reste implacablement spirituel non pas dans les termes et les procédés de son récit, mais dans le fond même de ses inventions où se manifeste je ne sais quel flegme maître de soi comme de l'univers, mais ardent, si je peux dire, et frémissant... »

J. ERNEST-CHARLES. Le Pays.

On peut juger, par ces quelques citations, du succès de ce livre humoristique amer et déconcertant que Gus Bofa a illustré avec une sensibilité, une émotion et une science qui constituent la véritable collaboration d'un écrivain et d'un artiste de même race.

(1) Un vol. in-18, 300 pages. — Prix : 4 fr. — Chez tous les libraires et dans les bibliothèques des gares. — L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

FORCES INCONNUES
Avec la
RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 58. GRATIS.

PELADE

NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien
27 rue Malabiau, Toulouse

VOULEZ-VOUS ASSISTER A LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE DE LA FIN DU MONDE ? EN COMPAGNIE D'UN PETIT GROUPE D'HOMMES SAUVÉS PAR MIRACLE ?



M. CONAN DOYLE

VOULEZ-VOUS FRÉMIR D'ÉPOUVANTE, VOULEZ-VOUS, ENFIN, VOUS SENTIR ENVAHIR PAR LA JOIE DE NOUVEAUX ESPOIRS ET PAR LA CERTITUDE D'UNE VIE MEILLEURE ?

LISEZ :

Le ciel empoisonné
du célèbre romancier
Conan Doyle
Je sais tout

dont la publication commence dans le numéro du 15 mars de

L'AS
ODIES
MAGAZINES

• Editions Pierre Lafitte Paris •



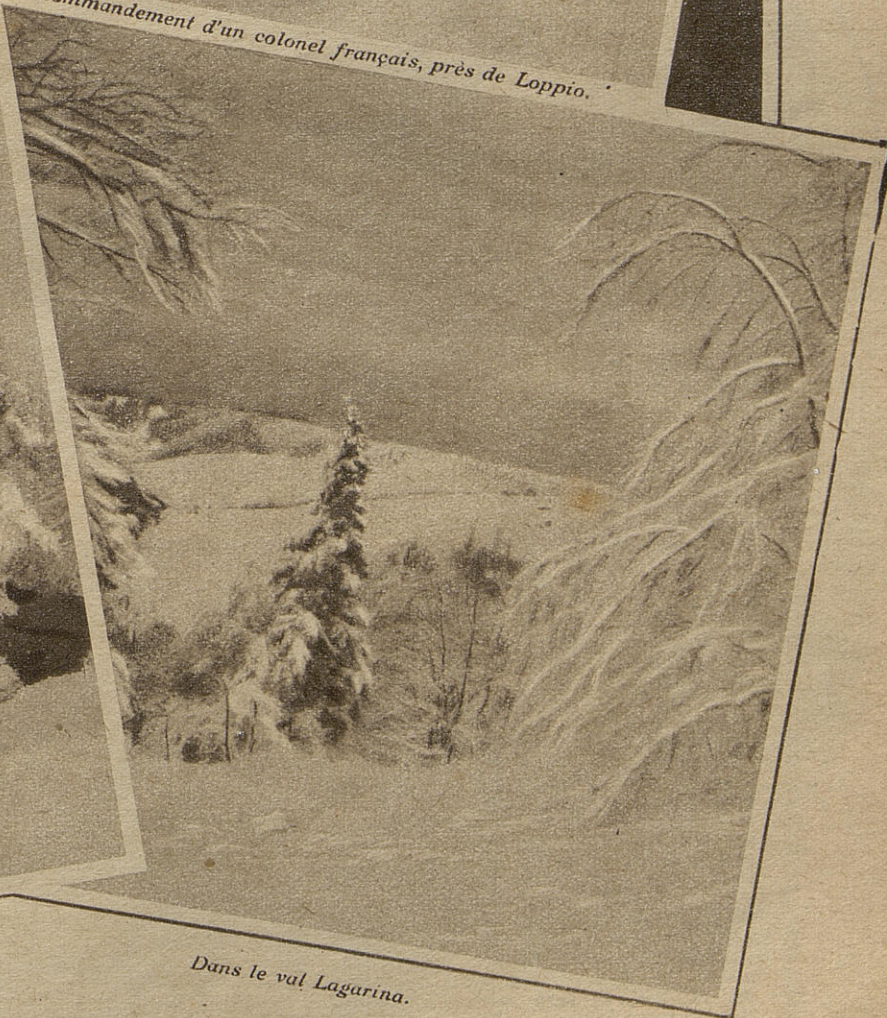
Traineau de ravitaillement en forêt.



Le poste de commandement d'un colonel français, près de Loppio.



Curieux effet de neige à l'orée d'un bois.



Dans le val Lagarina.

Le mauvais temps qui pendant plusieurs jours n'a cessé de sevir, ces longues bourrasques de neige dont ceux de l'arrière même ont eu à souffrir, a forcément limité l'activité combattive dans les régions montagneuses du front italien. Mais, malgré le blanc manteau qui recouvre la terre et qui donne aux arbres déchiquetés par la mitrail-

lense comme une jeunesse factice, malgré la boue glaciale qui transforme les chemins et les routes en cloaques presque infranchissables, Français et Italiens n'ont pas voulu admettre la trêve du mauvais temps, et notamment dans la région de Loppio (val Lagarina), des actions de harcèlement bien réussies ont provoqué de vives alertes du côté ennemi.

LE MITTEL-AFRICA ALLEMAND EUT ÉTÉ UN DÉFI A LA PAIX DU MONDE



Aviateurs belges au Tanganika. (De gauche à droite : l'Orta, le Rosschaert, le Behaege, le Costian, le de Bueger, le Colignon.

Général Botha.

Lieutenant-général Smuts.

Carte montrant l'ancien empire colonial allemand en Afrique maintenant au pouvoir des Alliés.

Les derniers Askaris à la solde de l'Allemagne, encerclés par une quintuple attaque belge-anglaise et portugaise tiennent encore quelques vagues régions — C'est tout ce qui reste au Kaiser de ces vastes contrées qu'il rêvait de souder entre elles pour constituer le Mittel-Africa, destiné à faire coin dans le bloc compact de l'Entente, et à donner à l'Allemagne le contrôle, d'une part de l'Amérique du Sud, d'autre part de l'Extrême-Orient. Doté de vastes ports naturels cet empire colonial servirait de base à une puissante flotte indépendante de la flotte métropolitaine et permettrait le recrutement d'une armée indigène d'un million d'hommes. « Le Mittel-Africa, a dit M. Solf, ce sera nos Indes, notre Eden ! » Et c'est pourquoi M. Zimmermann a récemment déclaré



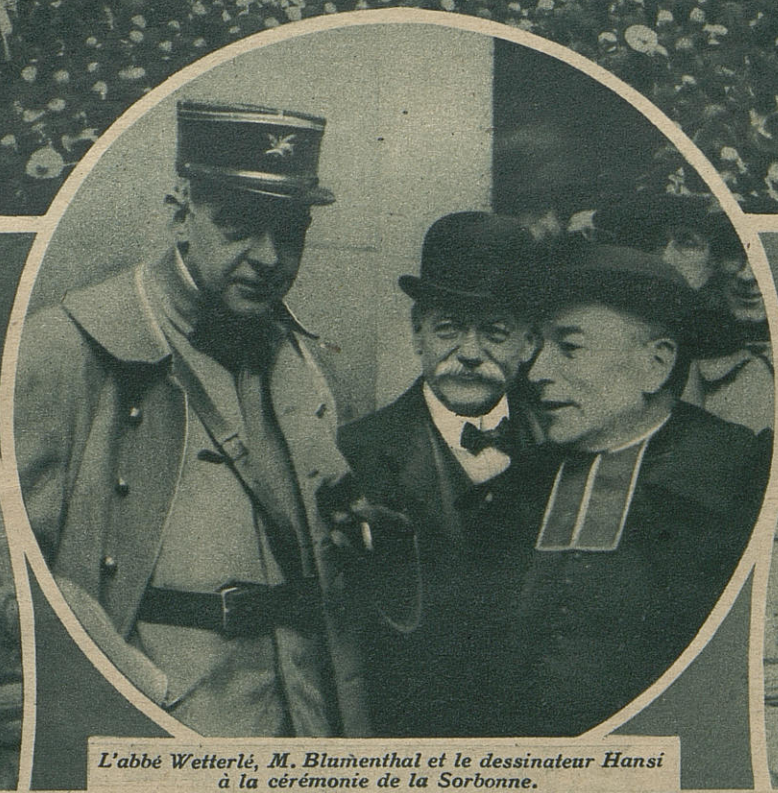
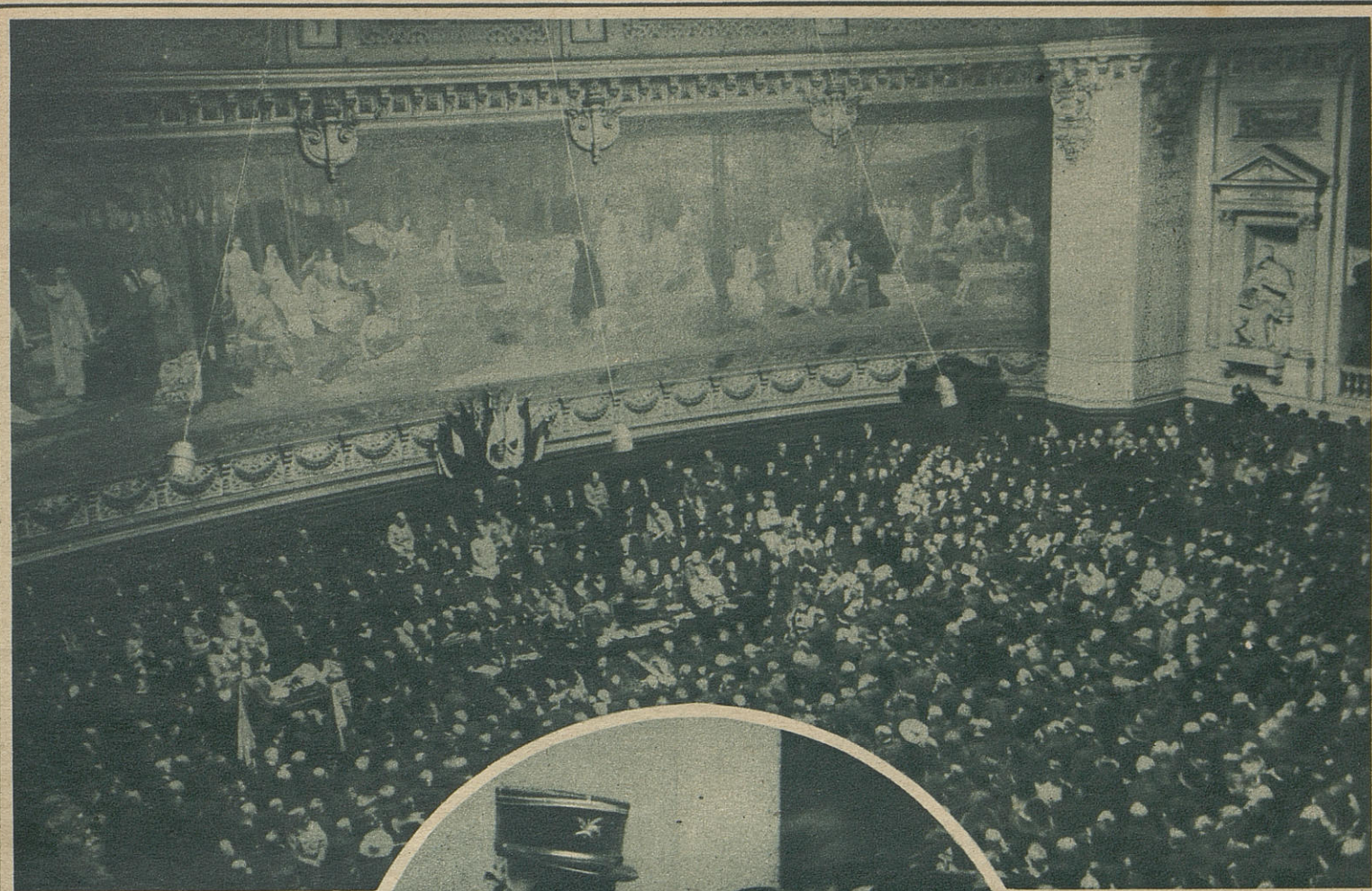
Le colonel belge Molitor entrant à Kigali, chef-lieu du Rouanda.

que la question coloniale était le grand obstacle à la paix. Les Allemands savent en effet que jamais l'Europe n'acceptera la réalisation de ce mythe qui feraient d'eux les Maîtres du Monde. D'ailleurs à l'heure actuelle le Togo, le Cameroun, l'Afrique occidentale allemande et l'Afrique orientale allemande sont en la possession des Alliés. Deux grands chefs boers, Smuts et Botha qui ont mis leur épée au service du droit ont conduit la conquête de ces grands territoires du sud et les colonnes belges Huggé, Hubert, Molitor, sous les ordres du général Tombeur ont brillamment coopéré avec les troupes françaises à la délivrance du Congo et du Cameroun. Le Mittel-Africa, ce dernier rêve de la mégalomanie teutonne, semble désormais bien loin de se réaliser.

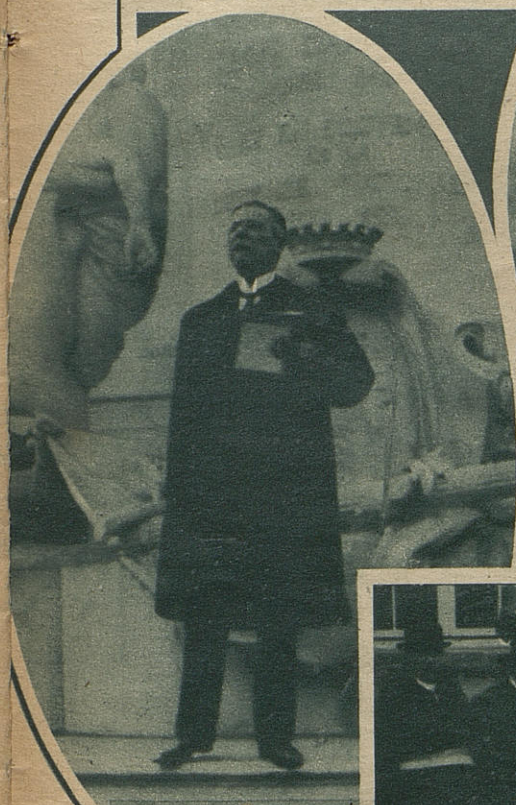
J'ai vu.

LE 47^e ANNIVERSAIRE DE LA PROTESTATION DE L'ALSACE-LORRAINE.

La cérémonie du 1^{er} mars à la Sorbonne.



L'abbé Wetterlé, M. Blumenthal et le dessinateur Hansi à la cérémonie de la Sorbonne.



A Bordeaux : M. Anselme Laugier lisant la protestation du 1^{er} mars 1871 (phot. Lumina.)



A Bordeaux : M. Ferran, chantant la Marseillaise devant le monument de Gambetta (phot. Lumina.)



Les maires des villages alsaciens délivrés, à la cérémonie de la Sorbonne.

Le 1^{er} mars, à la Sorbonne, a eu lieu le 47^e anniversaire de la protestation que les représentants de l'Alsace et de la Lorraine firent entendre à l'Assemblée de Bordeaux en 1871. En présence du président de la République, M. Pichon révéla deux grands faits historiques :

l'un confirmant que l'Alsace-Lorraine est bien française, l'autre révélant qu'en 1914 il nous fallait soit nous battre, soit donner Toul et Verdun comme gage de notre neutralité à l'Allemagne. Une autre cérémonie a eu lieu à Bordeaux, devant le monument de Gambetta.

LES "AS" DE L'INFANTERIE : DE BEAUX FAITS D'ARMES

Nous avons donné, dans un de nos derniers numéros, le récit de l'héroïque exploit d'un chasseur. Aujourd'hui voici le tour de quelques régiments d'infanterie de ligne.

31^e régiment d'infanterie.

VEBER (JEAN), *adjudant*. — Le 14 septembre 1916, au plus fort de la bataille de la Somme, le régiment, amené en toute hâte à Bouchavesnes, est lancé contre les positions allemandes du bois Saint-Pierre-Vaast.

En plein combat, l'adjudant Veber, placé par ses chefs dans un poste qui l'éloignait des unités d'assaut, voit passer devant lui son bataillon envoyé en renfort de la première ligne. Derrière les compagnies qui se déploient déjà pour traverser le tir de barrage, voici les mitrailleurs, dont l'adjudant Veber, huit jours auparavant, commandait encore une section. Il reconnaît ses hommes auxquels l'attache une affection profonde, faite de confiance et d'estime réciproques. Va-t-il les voir, sans lui, s'engager dans la bataille ? Il ne peut supporter cette pensée ; il se joint à ses mitrailleurs, heureux de le revoir à leur tête, s'élançant à l'assaut et parcourant avec eux, après avoir vu tomber à ses côtés son chef de bataillon, les 1200 mètres de terrain conquis sous le feu des mitrailleuses, au prix de lourdes pertes.

Pendant les six jours qui suivent ce combat meurtrier, l'adjudant Veber, jour et nuit, veille, au milieu de ses hommes, sur la position sans abris dans une tranchée construite sous le feu roulant de l'artillerie et bouleversée à chaque instant.

Le 20 septembre au matin, la contre-attaque se déclenche. En vagues successives, les Bavarois s'approchent de nos lignes. Les mitrailleurs les attendent. L'adjudant Veber, qui a pris le commandement du peloton dont le chef est tombé, a placé ses pièces dans des trous ; debout, il guette l'ennemi, déclenche le tir, le règle ; ses mitrailleurs subissent l'ascendant de ce calme naturel que n'affecte aucun danger ; ils manœuvrent avec une précision étonnante. Pendant deux longues heures, ils ont à supporter l'effort principal de l'attaque ennemie. Une pièce a tout son personnel mis hors de combat : Veber s'installe sur le siège et continue lui-même le tir jusqu'à ce que les Allemands reculent enfin dans leurs tranchées de départ.

Ce fait d'armes, qui lui valut la médaille militaire, n'est qu'un des nombreux témoignages de ce courage calme et de cet esprit de devoir que n'a cessé de montrer, en Lorraine comme à Vauquois, dans la Somme comme sur l'Aisne, le peintre Jean Veber, chevalier de la Légion d'honneur, engagé volontaire à cinquante-deux ans.

DUBOIS (ANDRÉ), *sous-lieutenant*, 3^e compagnie.

— Le 16 avril 1917, le sous-lieutenant Dubois partait, à la tête de sa section, à l'attaque du Bois des Buttes avec la première vague d'assaut. Les premières tranchées enlevées, la section Dubois est envoyée en renfort d'une compagnie arrêtée devant une ligne furieusement défendue par des grenadiers ennemis. Les premiers pas lui coûtèrent le tiers de son effectif. Dubois comprend l'inutilité d'une attaque de front et cherche à tourner l'ennemi. Seul, debout au milieu des balles, il va d'un groupe à l'autre, montre à chacun son chemin et il réussit à faire glisser sa section, homme par homme, sur la gauche des Allemands. D'un bond il s'élançait alors dans leur tranchée, massacre ceux qui résistent, fait le reste prisonnier et permet à notre première ligne de poursuivre le mouvement en avant.

Un peu plus loin, Dubois, parti en tête de sa section, se heurte, au détour d'un boyau, à une troupe d'Allemands. Il se retourne pour crier : « En avant ! » Seuls deux de ses hommes sont près de lui ; les Allemands sont nombreux, une seconde d'hésitation peut perdre les nôtres. Dubois, d'un geste entraîne les deux soldats, se jette avec eux sur les Allemands ; ceux-ci épouvantés par la brusquerie de l'attaque lèvent les bras. Toute la troupe met bas les armes et défile devant les deux Français : ils étaient 72.

32^e régiment d'infanterie.

EMERIAU (JOSEPH), *caporal* à la 5^e compagnie. — Le 30 avril 1915, pendant la deuxième bataille

d'Ypres, le caporal Emeriau (Joseph), de la 5^e compagnie du 32^e R. I., tomba héroïquement dans les circonstances suivantes :

La compagnie avait reçu l'ordre de sortir de la tranchée à 11 h. 15 pour attaquer et enlever une tranchée ennemie établie à l'ouest de Pilkom. Cette tranchée était défendue par un réseau de fils de fer à peu près intact. Deux attaques s'y étaient déjà brisées.

Emeriau s'offrit spontanément pour se mettre à la tête d'un groupe d'hommes décidés, munis de cisailles, et sortir en avant de la compagnie afin de couper les réseaux. Avant de sortir, il dit à son lieutenant :

« Je sais bien que nous allons à la mort, mais c'est de bon cœur, pour la France. »

Emeriau et ses hommes furent tous tués sur les fils de fer par une mitrailleuse ennemie, mais la tranchée fut enlevée. La 5^e compagnie fit 60 pri-



L'adjudant Jean Veber, porte-drapeau du 31^e régiment d'infanterie.

sonniers dont un officier et fut citée à l'ordre du régiment. Le régiment fut lui-même cité à l'ordre de l'armée pour ce combat du 30 avril 1915.

MALVAUD (FRANÇOIS), *soldat* de 2^e classe, SAPEUR OUVRIER D'ART. C. H. R. 32^e régiment d'infanterie. — Au cours du combat de La Fère-Champenoise (8 septembre 1914), la garde du drapeau du 32^e régiment d'infanterie, exécutant, sur l'ordre du lieutenant-colonel, un mouvement de repli dans la direction du village, se trouve bousculée et dispersée par la violence de l'attaque ennemie. Les Allemands poussaient leur avance avec une impétuosité et un acharnement redoutables.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment avait été tué en franchissant le ruisseau de la « Vanne » ; le capitaine adjoint grièvement blessé. Le lieutenant porte-drapeau Conty tombait glorieusement, quelques mètres plus loin, en cherchant à soustraire son précieux fardeau à la poursuite de l'ennemi.

Le sapeur Malvaud, resté seul, saisit alors le drapeau et continua courageusement sa route ; sans guide, ignorant complètement le pays, il s'orienta, tant bien que mal, d'après les souvenirs qu'il avait conservés de la marche d'approche exécutée la veille au soir.

Décidé à mourir plutôt que d'abandonner le drapeau de son régiment, il franchit sous le feu de l'artillerie ennemie une succession de terrains découverts terriblement battus par les tirs de l'infanterie et des mitrailleuses. Malgré l'espace parcouru, le danger restait le même. Les balles crépitaient de plus en plus, les shrapnells éclataient en rafales précipitées partout à la ronde, nombreuses autour de lui ; le sol était semé de morts et de blessés. Bientôt, en parvenant dans

un boqueteau de sapins, le sapeur Malvaud s'aperçut que continuer la retraite devenait impossible : tout homme debout était immédiatement foudroyé.

Malvaud s'arrêta alors, se coucha sur son drapeau et attendit.

Le combat se poursuivait terrible toute la matinée, puis, peu à peu, la fusillade se ralentit et cessa. Enfin, le canon se tut. Vers 15 h. 30, Malvaud, qui était demeuré immobile sur son drapeau, examina le terrain environnant.

Le sol était jonché de toutes parts de Français et d'Allemands, morts ou blessés. Le calme était rétabli. L'ennemi s'était retiré, les Français avaient également continué leur retraite.

Malvaud se remit alors en marche vers le sud, toujours seul.

Il rallia peu à peu autour de lui les égarés qu'il rencontra sur sa route et, ayant rejoint son régiment vers 17 heures, il remit fièrement son drapeau au capitaine Dorat auquel était échu le commandement du régiment.

Le sapeur Malvaud a été décoré de la médaille militaire pour l'exploit relaté ci-dessus.

34^e régiment d'infanterie.

SERGEANT LOETVORT (GASTON), de la 2^e compagnie. — La 2^e compagnie du 34^e d'infanterie occupait, le 6 mai 1917 au matin, la crête nord-est du plateau de Californie que le régiment venait de conquérir. Après un bombardement d'une violence exceptionnelle, les troupes de la Garde prussienne tentèrent de déloger le régiment de ses nouvelles positions. Le sergent Loetvort, après avoir maintenu le courage de ses hommes exposés aux obus de très gros calibre, ralliant autour de lui une poignée de survivants qu'il exhortait du geste et de la voix, fit le coup de feu avec un merveilleux sang-froid, ajustant et tirant comme à la cible, s'exposant au danger avec un courage magnifique. L'ennemi, grâce à la résistance acharnée qu'il rencontrait, battait en retraite, lorsque le sergent Loetvort reçut une balle en pleine poitrine. Se sentant grièvement atteint, il eut la force, avant de tomber, de prononcer ces paroles sublimes : « Dites aux miens que je me suis bien battu et que je suis heureux de tomber pour la France ! »

37^e régiment d'infanterie.

DE MASMAY (ROBERT), *lieutenant commandant* la 6^e compagnie. — Cité à l'ordre de l'armée, n^o 76, du 10 juin 1915, pour le motif suivant :

« Véritable héros, a, sous un feu de mitrailleuses tellement violent que ses hommes hésitaient à sortir de la parallèle de départ, donné un exemple magnifique de mépris du danger en montant debout sur le parapet pour lancer sa compagnie à l'attaque. L'a électrisée par son exemple et est tombé mortellement frappé après avoir enlevé successivement trois lignes de tranchées. »

Les faits ci-dessus se sont passés le 9 mai 1915, lors de l'attaque de Neuville-Saint-Vaast.

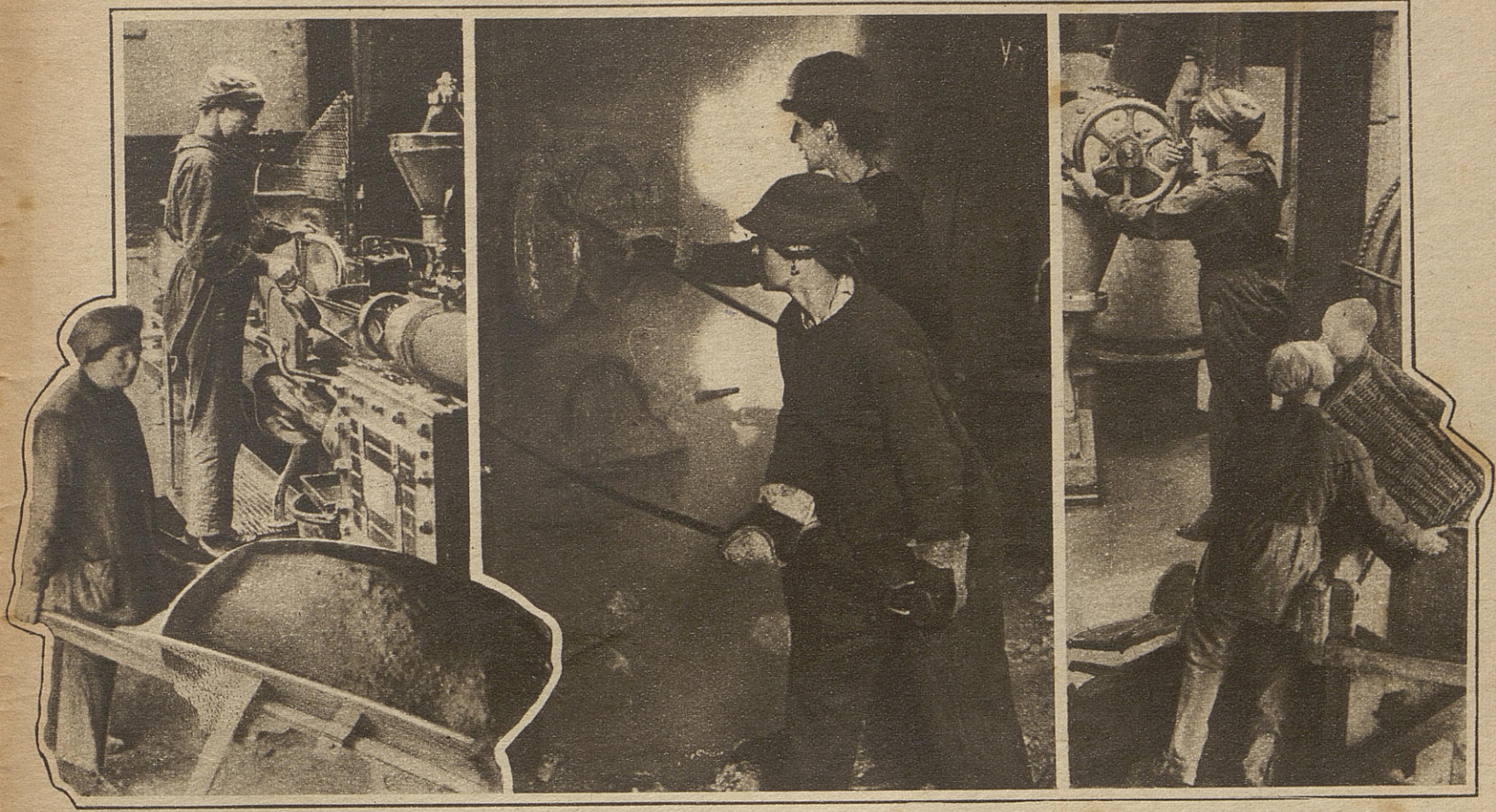
42^e régiment d'infanterie.

Le 28 février 1916, lors de la ruée allemande sur Verdun, la 2^e compagnie du 42^e défendait le village de Damloup. Une compagnie ennemie, arrêtée par nos feux, s'était organisée dans le talus de la voie ferrée Vaux-Damloup, à 150 mètres de nos lignes. Le sergent JACQUIER s'offrit spontanément pour aller déloger l'ennemi de sa position avancée. Parti à la tête d'une dizaine d'hommes, étonnant d'intrépidité et d'audace, il réussit à s'approcher de l'ennemi sans être vu ; puis, se démasquant tout à coup, tua à courte distance plusieurs adversaires dont l'officier, et contraignit les autres à se rendre ; il ramena ainsi 50 prisonniers valides, 5 sous-officiers et 120 fusils, sans avoir perdu un seul homme.

Cet exploit valut au sergent Jacquier la médaille militaire et, un peu plus tard, les galons de sous-lieutenant.

J'ai vu

L'ARMÉE DES REMPLAÇANTES EN ANGLETERRE



C'est en Angleterre, le pays des suffragettes, que le nombre des femmes travaillant pour la défense nationale est peut-être le plus élevé. Ce sont précisément celles qui jadis ont fait valoir le plus bruyamment leurs droits à l'émancipation qui ont compris leur devoir, au sens propre du mot lorsque tous les nerfs doivent être tendus vers

le même but : le salut de la patrie. Et les courageuses remplaçantes anglaises ne se sont pas contentées de prendre, dans les emplois peu fatigants, la place de tous les hommes valides partis se battre sur le front, mais elles n'ont pas craint de prendre le pic du mineur, de descendre dans les chaufferies ou d'être au soufflet de la forge.

Globéol

Le plus puissant reconstituant



**Anémie
Surmenage
Convalescence**

Le GLOBÉOL forme à lui seul tout un traitement très complet de l'anémie. Il donne très rapidement des forces, abrège la convalescence, laisse un sentiment de bien-être, de vigueur et de santé. Spécifique de l'épuisement nerveux, le Globéol régénère et nourrit les nerfs, reconstitue la substance grise du cerveau, rend l'esprit lucide, intensifie la puissance de travail intellectuel et élève le potentiel nerveux.

— Ne cherchez plus!.. on trouve : force, santé, jeunesse, avec le GLOBÉOL.

L'OPINION MEDICALE :

« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents, nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner, en une foule de cas, les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de Globéol. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

Dr Hector GRASSET.

Licencié en sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris
Le flacon, franco, 7 fr. 20 : les trois flacons, franco, 20 fr.

JUBOL

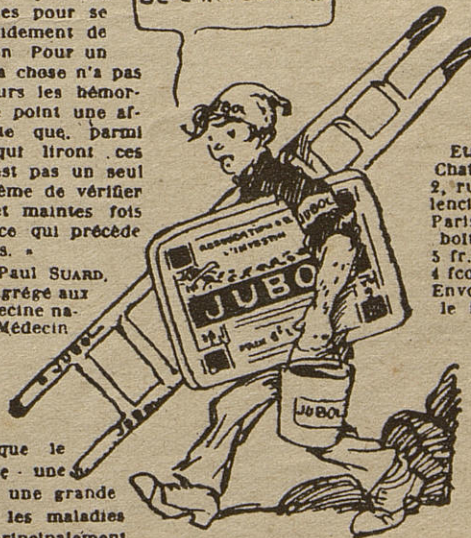
seule médication rationnelle de l'intestin

L'OPINION MEDICALE :
« Il suffit au malade d'a-
valer chaque soir sans les
croquer de un à trois com-
primés de Jubol pendant
quelques semaines pour se
débarrasser rapidement de
toute constipation. Pour un
hémorroïdaire, la chose n'a pas
de prix. D'ailleurs les hémor-
roïdes sont à ce point une af-
fection fréquente que, parmi
les médecins qui liront ces
lignes, il n'en est pas un seul
qui ne soit à même de vérifier
par lui-même et maintes fois
l'exactitude de ce qui précède
chez ces malades. »

Prof. Paul SUARD,
Ancien prof. agrégé aux
Ecoles de Médecine na-
vales, Ancien Médecin
des Hôpitaux.

VOILÀ LE PETIT
RAMONEUR
DE L'INTESTIN...

**Constipation
Entérite
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraine**



« J'atteste que le
JUBOL possède une
réelle valeur et une grande
puissance dans les maladies
intestinales et principalement
dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que
j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade. »

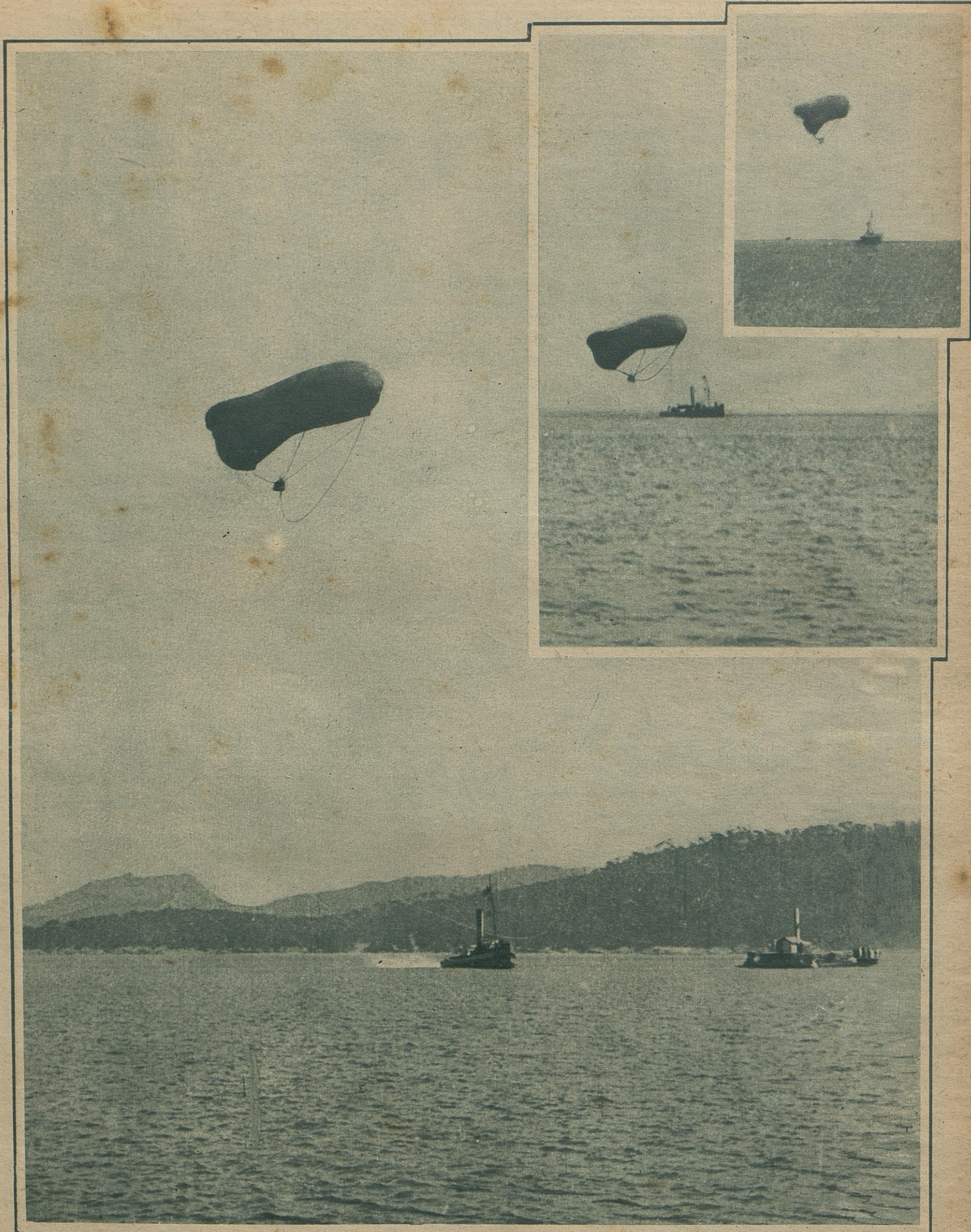
Dr HENRIQUE DE SA.

Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro.

Etabl^{ts}
Chatelain,
2, rue Va-
lenciennes,
Paris. La
boîte fco
5 fr. 80, les
4 fco 22 fr.
Envoi sur
le front.

J'ai vu...

UN DES YEUX DE NOTRE FLOTTE AUX AGUETS SUR LES COTES MÉDITERRANÉENNES



D'après les récentes déclarations de l'Amirauté anglaise il appert qu'un sous-marin allemand est maintenant coulé aussi rapidement qu'il est construit, ce qui démontre que nos moyens de défense sont actuellement égaux aux ressources d'attaque de nos ennemis et qu'ils les dépasseront même bientôt. Ce sont les innombrables patrouilleurs,

légers, rapides, qui font surtout une chasse fructueuse aux pirates. Les hydravions fouillent l'horizon en tous sens, vont à la rencontre des transports, les convoient, tandis que d'énormes saucisses s'égrènent le long des côtes, retenues immobiles dans les nues au treuil d'un caboteur armé, sont autant de vigies dont l'œil perçant scrute les flots.